nes et Valentine tenait l'autre. Par un geste doux et lent, l'enfant les rapprocha. On eût dit qu'elle voulait unir ceux qu'elle avait involontairement séparés. Les doigts de Paul effleurèrent ceux de Valentine, et leurs cœurs tressaillirent d'une commotion subite. Paul, bouleversé, sentit que ses forces le trahissaient. Il s'éloigna. Dès qu'il fut parti, Valentine se pencha vers l'enfant et l'embrassa avec une tendresse passionnée.

—Chère sœur! dit tout bas la jeune fille; chère petite sœur.

X

Un mois après, un cri d'angoisse retentit de nouveau au Fayon. On remit un matin une lettre à madame de la Fosse, et, dès les premiers mots, elle s'écria en fondant en larmes :

—Paul est parti! Paul est parti!

Elle voulut lire. Les pleurs obscurcissaient sa vue. Elle courut à son mari et lui tendit la lettre.

—Voyez, dit-elle. Est-ce croyable? Paul nous quitte. Voyez ce qu'il écrit. Des obstacles! Il parle d'obstacles! Est-ce qu'il y en a! Valentine l'aime. M. du Breuil ne tient pas absolument à la richesse. Ce mariage se serait fait promptement. Où est Paul? Dit-il où il est? Il faut courir le chercher. J'irai moi-même. Je le ramènerai. Pauvre enfant! Il s'exile. Pourquoi? Qu'a-t-il fait de mal! Lisez moi donc cette lettre. Je ne l'ai pas lue. Je l'ai devinée. Une position! Qu'importe une position? Qu'est-ce que c'est ce mot là? Nous ne demandons à nos enfants que d'être heureux.

M. de la Fosse avait lu et réfléchissait.

—Les raisons que donne Paul sont honorables, dit-il.

Madame de la Fosse fit un mouvement en arrière. Ces paroles n'entraient pas dans son cœur.

—Résignez-vous, reprit le colonel d'un ton ferme. Paul s'affranchit de notre tutelle. Il est d'âge à le faire. Nous ne la lui imposons pas.

Madame de la Fosse ne comprenait pas encore. Il ajouta :

—Paul se lance dans la vie. Il reviendra meilleur ou pire, mais ne relevant que de lui-même. C'est une lutte, une bataille. Il y a courage et honneur à y marcher, car le but est louable. Vous aimez Paul; laissez-le devenir un homme.

—Une bataille! mais s'il y meurt!

—Écoutez-moi. Il y a deux partis à prendre : le ramener, lui faire épouser Valentine, mais par grâce, par faveur, en l'exposant à la compassion de M. du Breuil, de Valentine, à l'amertume qui résulte d'une infériorité prouvée : ou le laisser libre, ne pas anéantir ses instincts de fierté, ne pas lui enlever l'espoir et le noble courage de conquérir un rang, une glorieuse indépendance. Choisissez.

—Je ne le verrai plus!

—Vous le reverrez. Mais voulez-vous donc, pour avoir plus vite ce bonheur, le forcer d'être toute sa vie humilié et malheureux.

Le cœur de M. de la Fosse saignait de cette cruelle séparation, mais il faisait abnégation de son propre chagrin pour consoler madame de la Fosse. Les paroles du colonel étaient d'ailleurs, sans qu'il l'appuyât sur ce motif, dictées par la force même des choses. Aller chercher Paul! Comment! On ne savait pas où il était.

Quand on baptisa la petite fille, les assistants furent étonnés et émus d'apprendre que le seul nom qu'on lui donnât était celui de Pauline. A ce nom M. du Breuil